

LA VALEUR DE VERITE

Bernard Williams, *Vérité et véracité*, traduit de l'anglais par Jean Lelaidier, Paris, Gallimard, « Essais », 2006 , XXX p. prix ?

Quand un auteur annonce qu'il va faire une généalogie de la vérité, de la véracité, de la sincérité, de l'exactitude et des « vertus de vérité » en général, on suppose qu'il va, à la manière de Nietzsche, faire l'histoire et l'archéologie d'une illusion et d'une imposture. Bref on suppose qu'une généalogie est une sorte de démolition. Des décennies de lectures psychanalytiques, symptomales, d'archéologie foucauldienne, de déconstruction heideggerienne ou derridienne, mais aussi les formes plus vulgaires de relativisme, de scepticisme et de nihilisme nous ont habitués à nous méfier de la vérité. La méfiance à l'égard de la vérité est pratiquement un trait de notre culture. En même temps, il semble que nous n'ayons jamais eu autant besoin de la vérité. Les gouvernés ne se sont jamais autant défiés de la sincérité des gouvernants, le public des mensonges des media, les soignés des médecins, les consommateurs de ce qu'il y a dans leur assiette, etc. Outre les moyens de comprendre ce paradoxe, le livre de Williams constitue l'une des meilleures défenses possibles de la vérité et des valeurs de vérité contre la vériphobie de l'époque. Mais on sait qu'il n'est pas aisé d'entreprendre cette défense sans passer immédiatement pour un dogmatique intégriste rigide (Benda et Kraus, en leur temps, s'étaient heurtés à cet écueil). La stratégie de Williams est plus subtile parce qu'il se place sur le terrain même de ses adversaires : celui de la généalogie et de l'histoire. Mais sa généalogie est positive. Il ne fait pas l'archéologie d'une illusion, mais celle d'une réalité. Il ne vient pas pour enterrer la vérité, mais pour la priser.

L'erreur majeure des négateurs de vérité consiste à confondre la vérité avec les attitudes que nous prenons vis-à-vis d'elle. C'est l'erreur des constructionnistes en sociologie qui nous expliquent comment telle ou telle réalité – le sexe, l'éthique, la science elle-même - est « construite socialement » et par conséquent n'existe pas en soi indépendamment des attitudes sociales qu'on prend sur elles. C'est aussi l'erreur commise par nombre de nietzschéens, et au premier chef par Foucault, quand il nous annonce qu'il va faire une histoire

de la vérité conçue comme l'histoire des modes par lesquels le sujet s'est approprié la vérité sur lui-même, ou quand il parle de « volonté de vérité » et analyse les dispositifs sociaux par lesquels elle se manifeste. On suppose que parce que les attitudes et les croyances au sujet de la vérité changent – ce qui est indéniable – la vérité change aussi. Mais la vérité elle-même n'a pas d'histoire, c'est une propriété et un concept parfaitement immuable. Il est évident que notre attitude vis-à-vis de la vérité n'est pas la même que celles des anciens athéniens, des grecs-qui-ne-croyaient-pas-à-leurs-mythes, des premiers chrétiens, des Inquisiteurs, ou encore des staliniens ou du sénateur Mc Carthy. Mais cela n'implique pas que quand un grec emploie le mot *alétheia*, un latin *verum*, ou un russe *pravda* ils l'utilisent dans un sens différent du nôtre. La *political correctness* peut réussir à nous faire appeler le vrai par d'autres noms, voire même à désigner par « vrai » ce qui est faux, les êtres humains auront toujours un moyen de distinguer le vrai du faux, parce que c'est un de leurs besoins premiers. En conséquence, le fait de montrer que nos attitudes ont une histoire n'implique en rien que la vérité en ait une.

Les négateurs de vérité sont prêts à admettre que la vérité est une valeur. Mais ils y voient essentiellement une valeur instrumentale : on a besoin de la vérité en vue d'autres choses, comme le pouvoir social, mais il n'y a pas de valeur intrinsèque de la vérité. Certes s'il n'y a pas de vérité, mais seulement, comme le disait Nietzsche, des métaphores déguisées, la question de la valeur de quelque chose qui n'existe pas ne se pose pas, sinon à titre psychologique. Mais Williams avance ici un argument qu'il avait déjà employé dans ses travaux antérieurs dans sa critique de l'utilitarisme : si la vérité avait, dans une communauté, une valeur seulement instrumentale, on ne pourrait même pas comprendre comment elle peut se maintenir comme valeur au sein d'une communauté, puisque chacun aurait la possibilité de la violer selon ses intérêts. « Aucune société, nous dit Williams, ne peut s'en tirer sans une notion objective de vérité. »

Bien qu'il soit considéré comme le héraut des généalogies destructrices, Nietzsche n'est pas, selon Williams, un dénégateur de la vérité. Il considèrerait au contraire celle-ci comme l'une des valeurs premières. Je ne suivrai pas Williams sur ce point, mais il est certainement correct de dire que Nietzsche avait une attitude ambiguë vis-à-vis de la vérité (je ne l'accuserai pas d'insincérité ou de cynisme, à la différence de ce que je serais prêt à dire de nombre de ses successeurs ; je suis prêt également à parier que la plupart des intellectuels

français vériphobes qui sont implicitement visés dans ce livre ne se sentiront pas visés, et même qu'ils l'applaudiront des deux mains en nous expliquant qu'ils ont toujours été de grands défenseur du Vrai). Le type de généalogie que Williams préconise est différent de celui de Nietzsche. Il se rapproche de la méthode de remontée à l'état de nature de Hobbes et de Rousseau, ou, chez les contemporains de la méthode de la « position originelle » de Rawls. On part d'une situation originelle fictive, dans laquelle on suppose que les humains sont dotés d'un certain nombre d'informations, de besoins et de capacités, et on essaie de voir comment, au cours de l'histoire, les éléments de cette situation originelle ont évolué. Il est très important de voir que cette évolution ne signifie en rien une érosion de la structure originelle. La démonstration de Williams implique que l'histoire de nos attitudes quant à la vérité soit l'histoire des interprétations successives de ce noyau de base. En quoi consiste-t-il ? La vérité fonctionne dans une certaine structure minimale de communication et de pensée, qu'il appelle le « triangle vérité-assertion-croyance ». La vérité est l'objet de la croyance : personne ne peut croire consciemment une proposition tout en croyant qu'elle est fautive. La fausseté est une objection fatale à une croyance. La vérité est aussi ce que vise l'assertion comme expression de la croyance, et c'est ce qui rend le mensonge possible. La généalogie de Williams a pour but de montrer comment un ensemble de dispositions vis-à-vis de la vérité, et en particulier la disposition à dire le vrai, la véracité, se construisent sur ce triangle de base. En gros, le principe est que les humains ont besoin de dire le vrai parce qu'ils ont besoin de partager des informations, au sein d'un système social de coopération. Mais cette explication, qui a des affinités avec les dérivations des normes sociales des théoriciens des jeux et des évolutionnistes, peut laisser perplexe, car elle semble réduire le vrai à une valeur instrumentale. Mais le fait que le vrai ait une certaine fonction n'implique pas que l'on réduise cette fonction à quelque chose de plus simple, comme des désirs ou des volontés de puissance, par exemple.

A partir de là, le livre analyse comment se constituent les valeurs de vérité : la sincérité ou véracité, l'exactitude et l'authenticité. Williams les expose à travers divers épisodes historiques qui ont valeur plus ou moins paradigmatique: la critique du mensonge chez les pères de l'Eglise, chez Kant, l'invention de la notion de sincérité chez Diderot et Rousseau, l'invention de l'idée d'un passé objectif chez Thucydide. Ce sont sans doute les chapitres qui paraîtront, aux yeux du lecteur francophone, couvrir le territoire le plus familier (Detienne, Veyne, Trilling, Starobinski sont couramment invoqués par Williams). Mais

c'est aussi à une véritable redécouverte de ces thématiques que nous invite Williams : à partir du moment où l'on considère comme lui les vertus de vérité comme à la fois inévitables et positives, la perspective cesse d'être celle d'une histoire des idées ayant en vue de montrer la contingence de nos idéaux. C'est à une théorie des vertus épistémiques et à une éthique de la connaissance que nous invite ce livre. On a beaucoup dit sur le retour de la vertu en éthique, mais on n'a encore pas dit grand-chose sur ce qu'il impliquerait dans le domaine des vertus intellectuelles. Pourtant Williams ne prend pas parti pour une perspective d'ensemble. Il ne nous propose pas une théorie néo-aristotélicienne des vertus de connaissance. Son anti-kantisme, si prégnant dans ses livres de philosophie morale, lui interdit de proposer une théorie des devoirs et des normes épistémiques. Sa méfiance à l'égard de l'universalisme abstrait lui fait spontanément s'écarter d'une conception communicationnelle de la raison à la Habermas. Sa méthode, comme dans ses autres livres, est celle de la critique historico-conceptuelle, d'un curieux mélange, redoutablement subtil et trompeur par sa simplicité feinte, d'analyse conceptuelle dans le style de la philosophie analytique et de considérations historiques à la manière de Collingwood et d'Isaiah Berlin.

Ce grand livre de Williams, son chant du cygne, n'est pas un livre de réaction, mais, comme l'indique la citation de Proust en exergue (mépriser grammairiens et logiciens conduit à des maux pires encore) un livre de sauvegarde. Il n'a pas seulement une importance culturelle d'antidote contre toutes les formes de relativisme, de culturalisme, de post-modernisme, de cynisme qui ont dominé la pensée du XXème siècle. Il ne fait pas que montrer comment la philosophie analytique peut s'associer à la critique culturelle et à l'histoire, et comment on peut faire de l'histoire sans être historiciste. Il a aussi une importance politique. Les contemporains nous ont laissé en héritage deux attitudes possibles vis-à-vis de la vérité : d'un côté le scepticisme plus ou moins dur, de l'autre des théories de la vérité comme consensus plus ou moins mou. L'un et l'autre conduisent à des catastrophes. Si on ne croit pas à la vérité comme propriété et valeur intrinsèque, la seule alternative est le cynisme. Si on croit que la vérité est un accord des jugements au sein d'une communauté plus ou moins élargie, il suffit, quand un mensonge a été révélé, d'opposer un démenti, sur lequel on attendra que la communauté s'accorde. Presque toute notre situation politique et sociale est prise dans ce dilemme.

Pascal Engel